

QUE SONT NOS CERTITUDES DEVENUES QUI NOUS AVAIENT SI FORT TENUS

Oserions-nous gémir en nous inspirant des vers célèbres du poète médiéval qui, au beau milieu du XIII^e siècle, semble ne s'être intéressé qu'aux faits divers de son temps jusqu'à en ignorer cet événement majeur que fut le surgissement des cathédrales ? Serions-nous, nous aussi, attirés du même côté, celui des échecs et des hésitations de toute nature qui entretiennent cette insistante contagion au sein même de la pandémie, la contagion du doute ? *Que sont nos certitudes devenues ?* Il ne pouvait pourtant pas encore déceler la survenue de Guillaume d'Occam qui devait, un siècle plus tard, en créant le *nominalisme*, c'est-à-dire la célébration de l'individu, tordre le cou aux catégories aristotéliennes et ouvrir ainsi une crise radicale de la pensée. Mais ce dernier lui-même, au beau milieu des guerres meurtrières et des épidémies de peste, pouvait-il se douter qu'entre Adriatique et Méditerranée, sur les rives de l'Arno, l'explosion du Quadro Cento allait produire cette onde de choc créatrice qui sera justement appelée Renaissance ? C'est que, médusés par l'actualité, notre actualité, nous ne pouvons hélas embrasser assez de temps pour interpréter avec sagesse et mesure, la portée réelle des événements que nous

subissons. Et nous qui, à Euro Cos Humanisme et Santé, essayons, depuis 30 ans, de comprendre les relations complexes entre santé et société, nous éprouvons la difficulté d'en cerner les développements et les avatars. C'est bien le cas aujourd'hui puisque nous avons choisi une problématique au demeurant incontournable, un foyer particulièrement névralgique – *certitude et incertitude en santé*. Est-il vraiment nécessaire d'en justifier le choix ?

Il n'est pas de jour, en effet, qui ne voit surgir de nouvelles raisons apparemment fondées, pour en raviver l'actualité. Les prises de paroles, autorisées ou non, les opinions éclairées ou non, paraissent s'ingénier à justifier la véhémence d'un débat sans fin que répercutent à loisir les médias de toute nature. La charge émotionnelle de l'information tend à prévaloir sur la nécessité d'en vérifier les sources et encore moins la véracité. Alors, n'est-il pas temps de chercher à démêler le vrai du faux et, autant qu'il est possible, de déjouer les stratagèmes des fauteurs de peur ? Nous avons la chance d'être en ce lieu de l'Université, c'est-à-dire dans cet espace rare où la connaissance contrôlée est de règle et l'esprit critique le gage d'une vision plus sereine et plus juste. Je vous propose de faire ensemble cette démarche en trois étapes :

1. *La santé en son contexte*, car la santé ne saurait être comprise en dehors de l'environnement politique, social et culturel qui la conditionne tout comme, en retour, elle est elle-même cause de changements qui affectent ce même environnement.
2. *Les caractéristiques propres à la santé* : quand, comment et pourquoi l'incertitude gagne-t-elle ce monde qui paraissait abritée du doute et de la méfiance ?
3. *Enfin, nous tenterons d'imaginer le monde de la santé de demain*, un monde qui, tirant les leçons de l'expérience, serait capable d'innover grâce à l'acceptation inévitable et raisonnée d'une part de risque.

1 – LA SANTÉ EN SON CONTEXTE.

Peut-on comprendre d'où vient l'incertitude ? Du sentiment diffus d'avoir perdu le contrôle ? La mondialisation, en transférant ailleurs la production de biens et services hautement stratégiques, au point de nous exposer en permanence et singulièrement en temps de crise, à une redoutable pénurie causée par une insouciance dépendance ? Est-ce la découverte brutale de l'avènement géopolitique d'une souveraineté perdue ? Des masques ou équipements hospitaliers de première urgence aux médicaments eux-mêmes jusqu'aux semi-conducteurs qui mettent à l'arrêt des usines privées de leur indispensable approvisionnement ? A moins que ce ne soit, par carence coupable d'anticipation et de prévision, les conséquences d'une crise organisationnelle ? Sentiment diffus et généralisé que quelque chose s'est interrompu et que le récit reconfortant d'un sens qui paraissait garanti par une narrativité heureuse s'est quelque part perdu.

La profusion des outils numériques envahit désormais tous les secteurs d'activité. Le recours généralisé aux algorithmes, construits sur des bases de données gigantesques, pourtant exposées aux multiples biais de leur collecte, ces modélisations mathématiques qui s'imposent jusqu'à effacer la singularité de l'individu non sans produire la totale insécurité de ses données personnelles. Ces outils subtils puisqu'ils s'enrichissent automatiquement de nos propres usages, étaient censés nous servir, - ne seraient-ils pas conçus pour nous asservir ? Les réseaux sociaux qui devaient permettre d'accéder à une plus grande liberté des échanges, ne sont-ils pas trop souvent devenus des lieux d'influence et de violence protégés par un anonymat bienveillant ? Information, désinformation, manipulation, fake news : que croire, qui croire ? Le doute n'est-il pas compréhensible et l'incertitude inéluctable ?

Ainsi comment s'étonner de la généralisation de l'incertitude ? Y aurait-il un remède miracle que serait une canalisation systématique de la législation et de la réglementation ? Il n'y aurait alors plus d'hésitation ni de crainte : le Droit nous dicterait dans les moindres détails ce qu'il convient de faire en conjurant le risque. Mais l'inflation

normative et procédurale, loin de nous protéger, ne fait-elle que déplacer le risque ? Le juridisme n'entraîne-t-il pas une juridicisation systématique, en engendrant du même coup la peur d'une mise en cause ? Sans parler de la difficulté inhérente à toute prise de décision, le simple exercice d'une responsabilité quelle qu'elle soit, paraît alors exposer à une suspicion quasi automatique de culpabilité : coupable parce que responsable. Devenu excessif, le Droit ne créerait-il pas un nouveau risque ? Dans ce cas, quelle peut bien être la possibilité de l'innovation ? Le salut est-il dans la répétition des mêmes solutions à l'infini ? Mais une société qui bannit toute prise de risque n'est-elle pas vouée à une entropie accélérée de son adaptation à un environnement qui change ? A l'inverse, l'absence de Droit ne signifie-t-elle pas le retour à la violence et, à tout le moins, la mise en danger des plus faibles ? Quel est l'équilibre pour cette balance qui est justement le symbole de la justice ? La jurisprudence suffit-elle à en ajuster la rectitude ? Mais dans ce cas, n'est-ce pas faire la part trop belle au juge ?

Tous ces facteurs qui en s'imbriquant contribuent, chacun pour leur part, à la propagation du doute et de l'incertitude, ont-ils cours dans le monde la santé ?

2 – LE MONDE DE LA SANTÉ.

Pour répondre à cette question, nous devons partir du terrain, à commencer par le retour d'expérience des Directrices et Directeurs d'Établissements médico-sociaux. Nous découvrirons que durant cette pandémie, les responsables locaux ont souvent eu recours à des instances extérieures pour résoudre des difficultés rencontrées dans le quotidien de leur Établissement. Comment appliquer des injonctions contradictoires pour organiser la vie des résidents ou gérer les relations avec leurs proches ? Ce phénomène de dépendance, doublée de crainte de mal faire, s'observe dans la pratique médicale : que ce soit l'autorité politique, le pouvoir administratif, les pressions financières, voire les médias ou l'opinion publique, la décision autonome du

praticien est-elle encore possible ? Peut-on parler *d'externalisation* de la compétence ? Dans un système d'information omniprésent et omni pressant, le responsable local comme le praticien sont-ils réduits à devenir les fonctionnaires zélés, privés de l'autonomie de leurs compétences jusque-là reconnue ? Si tel est le cas, comment former les jeunes praticiens à la prise de décision ? Des enquêtes récentes viennent de démontrer que nombre d'entre eux souffrent d'anxiété. Alors, comment attirer des jeunes pour exercer une si haute profession ainsi dépouillée de ce qui a toujours fait la grandeur de sa vocation ? Ira-t-on jusqu'à créer un DU sur la docilité et le bonheur de la soumission ? A quoi peuvent servir tant d'années d'études et de formation clinique si elles doivent aboutir à la robotisation de la santé ? Cette dernière hypothèse est-elle si absurde au regard des travaux des neurosciences, singulièrement ceux développés en neurobiologie – on pense à *l'homme neuronal* de Jean-Pierre Changeux (1983), chercheur qui, avec d'autres, déclarent leur dette à l'égard de *L'homme-machine* de la Mettrie (1748)! Dans cette perspective, nous verrions une approche purement mécaniciste s'imposer, rejetant comme un luxe inutile l'attention portée au tableau singulier comme au ressenti du patient. Du même coup, le recours aux modèles mathématiques informant les prédictions et les protocoles ne constituerait-il pas la garantie d'une certitude nouvelle ? Comme l'homme augmenté, ce héros du Trans humanisme, allons-nous voir émerger le médecin augmenté, futur héros d'une médecine galactique ?

En d'autres termes, l'incertitude éprouvée par les patients fait écho à celle ressentie par leurs praticiens qui, bien loin de l'inspiration de Georges Canguilhem, trouveront peut-être leur confort dans le strict respect des protocoles prédéfinis. Ces mêmes patients, ce fait laisse à penser, qui conservent pourtant leur confiance à leur médecin traitant, parce qu'ils le sentent proche d'eux et enclin à écouter leur singularité. Mais, dans le tableau du monde de la santé, n'oublions pas que tout n'est ni noir ni gris. La pandémie a certes révélé des faiblesses ou des carences, elle a aussi manifesté des engagements et des dévouements d'exceptionnelle valeur. Et parallèlement aux

injonctions et aux pressions, des initiatives locales ont pu ça et là faire reculer les murs de ce qui paraissait impossible. Aussi avons-nous de bonnes raisons de tenter d'imaginer un monde de la santé pour demain qui, tenant compte des leçons apprises, chercherait dans la lucidité et l'ingéniosité, à innover et entreprendre.

3 – COMMENT IMAGINER DEMAIN ?

Il faudra commencer par identifier et écarter certains pièges astucieux que sont les mécanismes d'influence et de manipulation que nous tendent les dérives insidieuses du numérique. En particulier, il nous faudra promouvoir la responsabilité en santé, qu'elle soit locale ou collective. Car la santé ne peut être réduite à la médecine, préventive ou curative, dans l'ignorance des causes multiples qui concernent l'alimentation, l'habitat, le travail, et plus largement les modes de vie. *La santé pour tous n'est possible que si la santé est de tous*, portée par le souci éclairé de tout citoyen comme de tout responsable politique ou économique. Pour ce faire, comment ne pas souhaiter que la santé ait une place privilégiée dans l'éducation initiale ou permanente ? La loi Kouchner a reconnu le droit des patients : ne serait-il pas temps de relire *le Discours sur l'instruction publique* prononcé en avril 1792 par Condorcet recommandant qu'après avoir reconnu leurs droits aux citoyens, il fallait leur donner les moyens de les exercer ?

Ainsi, nous aurons le choix entre nous laisser enfermer dans une bulle prétendument protectrice en aliénant notre liberté, optant par peur ou lâcheté, pour un bonheur prescrit de servitude volontaire ou, au contraire, accepter une part d'incertitude et de risque dans tout ce que nous entreprenons. Les annonceurs de cataclysme et les prophètes d'apocalypse ne font, en fait, que se défausser devant les défis que le courage commande de relever. Vivre sans combattre n'est-ce pas déjà perdre d'avance, n'est-ce pas déjà mourir ? Reconnaître que le pire n'est pas certain n'est-ce pas au contraire oser percevoir que rien n'est écrit à l'avance ?

Cependant, cette perspective admise, nous céderions à la facilité et

à une sorte d'aveuglement si nous ne l'inscrivons pas dans le contexte social et culturel qui est désormais le nôtre. Le monde change et tout comme les mutations du virus, notre époque est frappée par de *nombreux variants* culturels et toute tentative qui les ignorerait s'exposerait à l'illusion et à l'improductivité. Or un bouleversement majeur s'impose à nous comme structuration généralisée de notre univers symbolique : l'*instant* est désormais la figure emblématique du *temps*. La durée, hier support indispensable du récit, s'efface au profit d'une succession fébrile de moments que l'on veut intenses. Il y a comme une perte du sujet dans le tourbillon incessant des images qui s'enchevêtrent et disparaissent. Sensation de chute libre dans un vide attirant que cherchent précisément à compenser les évocations du patrimoine, des générations qui nous précédés, de la nature d'avant, de la généalogie de raccrochage. Et parce qu'on désespère de ses propres ailes, on s'agrippe à ses racines. On ne croit plus aux parapluies institutionnels et les hiérarchies verticales volent en éclat, laissant l'amère impression d'un monde horizontal et décomposé. L'individu devenu enfin roi se précipite alors vers d'autres individus à la faveur frénétique des réseaux sociaux. La frustration éventuelle d'un manque à jouir a pris le pas sur la névrose qui supposait l'existence d'un récit avéré problématique. La psychanalyse du siècle dernier est morte avec l'effondrement de ce qui la sous tendait, l'anthropologie d'un homme enferré dans un refoulé qu'une parole était censée délivrer. L'instant installe le sujet dans la fébrilisation exténuante de l'immédiateté. La rationalité, qui suppose le temps de la réflexion, a fait place à l'émotionnalité.

Ce bouleversement peut être considéré comme le produit logique de la numérisation et de la médiatisation. La numérisation tend à devenir le système nerveux universel et anonyme, générant à l'infini des répliques incontrôlables et, paradoxe, portant en elles les débris abandonnés et les traces indélébiles des sujets manqués. Le streaming incessant des nouvelles les plus hétéroclites prospèrent sur l'espace d'un monde à portée de clic. Si les médiateurs traditionnels sont renvoyés dans leur foyer, une nouvelle cléricature est apparue qui, à

grand renfort d'expertises, cherche à décrypter savamment ce qui est déclaré obscur au commun des mortels. Car personne n'y comprend rien et les opinions sont versatiles, formables et déformables. Les tribuns sont réapparus sur leurs estrades, trainant derrière eux des foules paradoxalement avides de suivre de nouveaux maîtres. La médiatisation continue entretient une permanente soif de l'émotion, de l'instantané et d'une pseudo proximité. L'individu qui croit fortement à sa liberté sans bornes, se précipite dans ce chatoisement enivrant pour y noyer sa solitude et oublier son angoisse existentielle. Exister est devenu voir et être vu dans la minceur extrême d'une prétendue transparence ; et le sujet, hier structuré en un récit sans cesse repris dans une volonté de faire sens, réduit son espace à l'image selfie d'une succession d'instantanés dont la trace lui échappe par l'impossibilité de l'oubli. Certains penseront peut-être, à titre de consolation gratuite, que ces changements ne sont que superficiels et passagers. Je pense qu'il n'est rien et qu'à l'instar de la révolution industrielle, les technologies de l'information et ses développements multiformes en Intelligence Artificielle, produisent un homme différent, une société différente. N'est-il pas symptomatique de voir ressurgir les débats enflammés sur l'identité, débats alimentés par la nostalgie d'une identité en train de se perdre et de se transformer ?

Mais quoi ! L'aurions-nous oublié, le monde se défait parce qu'il se refait. Il en a toujours été ainsi depuis la gloire et l'extinction des grandes civilisations qui nous ont précédés, depuis l'effervescence de la Renaissance, depuis les Grandes Découvertes, depuis la naissance et le déclin des grands empires, depuis les révolutions scientifiques et technologiques, depuis la chute des monarchies au profit des républiques, depuis l'exploration de l'infiniment petit et de l'infiniment grand, depuis l'émergence de nouvelles nations sur les décombres d'empires jusque-là considérés comme immuables... L'aurions-nous oublié ? Le monde n'en finit pas de se faire, de se défaire et de se refaire à nouveau. Et l'exploration spatiale rend ce monde encore plus petit, plus solidaire et donc plus vulnérable. Sphère infime au milieu de milliards de galaxies, protégée par son atmosphère fragile des rayons et

des colères de son étoile, notre terre est aussi la terre des hommes, des hommes capables de tout, du pire comme du meilleur.

Imaginer la santé demain est nécessairement intégrer et valoriser les caractéristiques d'un monde nouveau surgi des lassitudes du précédent mais porteur de potentialités qui restent à découvrir et à promouvoir.

CONCLUSION

Ainsi se dessine, dans la lucidité et la détermination à la fois, la perspective d'un lendemain à construire sous la double égide de la créativité et de la solidarité. Une solidarité universelle, parce que fondée sur une interdépendance universelle, pour que ne soient plus jamais oubliés ces milliers d'enfants qui cherchent leur nourriture sur les déchetteries du monde et ces familles qui, pour étancher leur soif, se satisfont de l'eau croupie des déserts abandonnés. Le possible n'est possible que si nous le rendons possible. Pour terminer, laissez-moi citer ces lumineuses paroles de Nelson Mandela : *je ne perds jamais : je gagne ou j'apprends*. Toute la question est de savoir si nous sommes prêts à en prendre le risque .